

Descriptivisme et théorie causale de la référence

Le cas des noms propres

Introduction

La communauté philosophique a avancé plusieurs explications de la capacité ordinaire des noms propres à faire référence à un unique individu. A l'heure actuelle, aucune ne fait consensus. Parmi ces tentatives on peut discerner deux camps qui, à première vue, semblent irrémédiablement opposés. L'objet de cette étude sera de localiser certaines de leurs forces et faiblesses respectives afin de dégager les grands traits qu'une solution aux différents défis qu'elles ont permis d'isoler devrait présenter. L'une de ces deux familles théoriques explique la capacité d'un nom propre à désigner l'individu qui le porte par la médiation d'une description. Comme l'affirme Russel : « [...] *proper names, as a rule, really stand for description.* »¹. Selon son analyse, quoique de portée générale dans sa structure logique sous-jacente et n'étant donc pas à proprement assignée à un référent singulier, une description *définie* (faisant usage d'un article défini) avance bien des propriétés suffisamment restrictives pour n'être satisfaite que par un seul individu. Comme, ainsi que l'indique notre citation, la thèse principale de Russell à ce sujet est donc que tout nom est en réalité une description déguisée, on pourra alors parler du référent *sémantique* d'un nom propre : à savoir l'individu que détermine la description définie dont ce nom tient lieu. Ainsi, la référence d'un nom propre serait déterminée de façon univoque par l'articulation des significations contenues dans la description dont on suppose qu'elle lui est équivalente. « Socrate » pourra être compris comme un nom dont la description

¹ « ...les noms propres, en règle générale, tiennent lieu d'une description. » B. RUSSELL, *The Problems of Philosophy*, Londres, Williams and Norgate, 1912, p. 84.

qu'il recouvre, « le plus célèbre maître de Platon », prise littéralement et hors de tout contexte, suffit à dénoter un unique individu, à savoir Socrate. On nomme cette approche « descriptiviste ». John Searle en a proposé un renforcement notable en faisant valoir non pas une seule mais un « faisceau »² de descriptions dont la pertinence des propriétés qu'elles avancent quant à l'identification recherchée est variable et pondérée. Toutes les propriétés ne se valent pas quand on cherche à faire référence à un objet et l'on peut tolérer quelques erreurs sur celles qui sont moins décisives. Cela a pour effet de rendre la théorie descriptiviste plus souple.

Face à cela, on trouve la théorie « causale-historique » de la référence. Cette fois-ci, il n'y a pas de description, pas de « sens » aurait pu dire Frege³, servant de médiation entre le nom et son référent. Une description peut certes s'avérer *utile* pour « pick-up », autrement dit isoler de quoi on parle à un moment donné mais elle n'est pas *nécessairement* vraie du porteur du nom, ne le désigne pas de façon « rigide », comme c'est en revanche le cas de son nom propre, mais « flaccide »⁴. Il faut comprendre par-là qu'elle ne lui serait pas logiquement équivalente, contrairement à ce qu'affirme le descriptivisme, puisqu'on ne pourrait pas la substituer à lui dans n'importe quelle situation contrefactuelle. Le lien entre les propriétés et le nom se révèle contingent. Intuitivement, dans la lignée de John Stuart Mill⁵, le nom serait alors, selon la théorie causale, comme une étiquette qui désigne *directement* son objet dans toutes les situations imaginables où il existe par un « lien » physique avec lui, à ceci près que ce lien peut s'étirer dans le temps et l'espace. « Macron » désignerait bien « l'actuel président français » quand bien même cette description définie ne serait pas vraie de lui, par exemple s'il avait perdu les dernières élections, ce qui aurait été *possible*. On rend ainsi compte de la robustesse *modale* du nom propre qui continue, selon nos intuitions, de référer à son porteur y compris dans les situations imaginaires où il ne posséderait pas les propriétés caractéristiques qu'on lui attribue d'ordinaire. Le nom et l'objet seraient causalement reliés l'un à l'autre par des événements : une série d'actes de communications allant de la nomination initiale, par exemple la naissance

² J. R. SEARLE, « Proper Names », *Mind*, 1958, 67, p. 166-173.

³ G. FREGE, « Sens et Dénotation » (trad. de « Über Sinn und Bedeutung »), in *Écrits logiques et philosophiques*, trad. C. Imbert, Paris, Seuil, 1971, p. 102-126.

⁴ S. A. KRIPKE, *Naming and Necessity*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1980.

⁵ « Appelons cette expression un nom millien, puisque John Stuart Mill (1843/1973) semblait défendre le point de vue selon lequel les noms propres ne sont que des étiquettes pour des personnes ou des objets individuels et ne contribuent pas plus que ces individus eux-mêmes à la signification des phrases dans lesquelles ils apparaissent. » W. G. LYCAN, *On Evidence in Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 2019. Nous traduisons.

d'un enfant, jusqu'aux personnes qui s'y réfèrent par son nom sans même l'avoir rencontré. Chaque utilisateur « tire » en quelque sorte un fil qui le relie à cet évènement initial, ce « baptême » : « *Through various sorts of talk the name is spread from link to link as if by a chain.* »⁶. Il y a donc un réseau en arborescence qui remonte à une source, une première nomination fondatrice qui « ancre » toute la chaîne. C'est à Saul Kripke qu'on doit le mérite d'avoir développé cette approche. Là où la théorie qui équivaut le nom propre à une description de l'objet en passe par la médiation du sens, Kripke revient, en l'approfondissant de beaucoup, à l'intuition originale de Mill qui voit le nom comme une étiquette qui désigne son porteur hors de toute médiation sémantique.

Doit-on nécessairement choisir entre les deux versants de ce que Kripke présenta comme une alternative dont chaque disjunctif exclu l'autre ? Il nous semble que tel n'est pas le cas et que, bien plus, c'est même le contraire qui est vrai. Ce qui serait selon nous requis d'une solution viable et générale à ces problèmes est qu'elle devrait ne laisser en aucun cas de côté ni la dimension sémantique, ni la dimension causale de la référence, toutes deux essentielles à la saisie du phénomène linguistique qui nous occupe.

Nous commencerons par rappeler pourquoi John Searle a proposé une version assouplie de la théorie de Russell. Nous exposerons ensuite l'un des arguments de Kripke contre la théorie descriptiviste dans son ensemble. On insistera particulièrement sur la robustesse du phénomène de la référence face à des cas « d'ignorance » où l'utilisateur en possède une description fautive mais parvient malgré cela à faire référence à son objet. On exposera enfin une expérience de pensée empruntée au philosophe américain Jay F. Rosenberg qui semble contredire la thèse de Kripke selon laquelle la médiation sémantique n'aurait aucun rôle à jouer dans le phénomène référentiel. On aura ainsi montré comment on peut, à l'aide d'expériences de pensée adéquatement calibrées, au sens où elles mobilisent nos intuitions communes pour les mettre à profit d'un procédé argumentatif, révoquer à tout le moins en doute chacune des deux théories en lice. Une telle mise en question s'ouvrirait alors, dans le cadre d'un travail ultérieur, à la recherche d'une solution générale intégrant les acquis et les intuitions fondamentales du descriptivisme comme de la théorie causale de la référence.

⁶ S. KRIPKE, *Op. cit.*, p. 91-92.

La théorie descriptiviste de John Searle : un assouplissement nécessaire mais insuffisant

Face aux difficultés de la théorie descriptiviste classique de Russell, John Searle a proposé une approche plus nuancée qui préserve l'intuition fondamentale d'une médiation conceptuelle tout en gagnant en flexibilité. Plutôt que d'associer chaque nom propre à une description définie unique, Searle développe une « théorie du faisceau » (*cluster theory*) où un nom est rattaché à un ensemble vague et pondéré (*weighted*) de descriptions. Cette reformulation présente plusieurs avantages décisifs. Elle permet d'abord de rendre compte de notre capacité à référer correctement même en cas d'ignorance partielle : une personne peut référer à Aristote par son nom en ne connaissant qu'une partie des descriptions qui lui sont associées, ou même en étant dans l'erreur sur certains points qui sont moins décisifs que d'autres (par exemple, savoir que c'était un philosophe grec disciple de Platon, ce qui est important, mais croire qu'il était athénien alors qu'il est né à Stagire, une ville de Macédoine, ce qui l'est moins). Selon Searle, il suffit qu'un nombre suffisant mais non spécifié de descriptions du faisceau soit vérifié par un objet unique pour que la référence s'établisse. L'innovation cruciale de Searle réside dans la reconnaissance de l'imprécision, ou du « vague », comme caractéristique essentielle des noms propres. Cette imprécision n'est pas un défaut mais la raison d'être des noms : ils fonctionnent comme des « crochets sur lesquels suspendre les descriptions »⁷, permettant une plasticité référentielle que n'autorisent pas les descriptions définies rigides.

L'argument de Kripke contre le descriptivisme : le défi de l'ignorance et de l'erreur radicales

Malgré cet assouplissement notable, Saul Kripke a formulé une critique du descriptivisme qui a pu sembler dévastatrice, que ce soit de la version originale de Russell ou de celle de Searle. Cette attaque frontale, il la mena dans trois lectures qu'il donna à l'université de Princeton dans les années 70, plus tard rassemblées en ce célèbre ouvrage qu'est *Naming and Necessity*. Il y déborde le seul cas des noms propres et étend l'analyse qu'il en donne aux termes dits de « types naturels » (*natural kind-term*), qu'il s'agisse de substances naturelles ou d'espèces biologiques. Cette proposition théorique forte a constitué une rupture méthodologique fondamentale dans l'approche de la référence, et c'est à travers elle que Kripke prend position sur les autres questions qu'il aborde : identité, essentialisme, nécessité *a posteriori* (contre Kant),

⁷ J. SEARLE, « Proper Names », *Mind*, 1958, 67(266), p. 166-173.

indépendance du corps et de l'esprit (avec Descartes). Bien qu'outrageusement allusive, on voit à travers cette énumération comment les noms propres sont en philosophie analytique un champ de bataille privilégié qui ouvre à des questions bien plus larges.

Dans ses conférences, Kripke démontre que les locuteurs parviennent souvent à référer à des objets avec succès par leur nom alors même qu'ils ne possèdent pas de descriptions suffisantes pour les identifier univoquement. Si la version du descriptivisme proposée par Searle permettait de tolérer des erreurs marginales touchant à des propriétés périphériques, Kripke s'attaque directement aux propriétés qu'on pourrait juger cruciales à l'identification de leur objet. L'exemple emblématique est celui de Gödel-Schmidt. Imaginons que la plupart des gens ne connaissent Gödel que comme « celui qui a découvert l'incomplétude de l'arithmétique ». Mais supposons que Gödel ait volé cette découverte à un certain Schmidt. Dans ce scénario, selon la théorie descriptiviste, quand nous utilisons le nom « Gödel », nous ferions référence à Schmidt, puisqu'il est le seul satisfaisant la description. Pourtant, l'intuition forte de Kripke, largement partagée, est que nous continuons bel et bien à référer à Gödel.

La révolution causale-historique et l'ancrage empirique

Pour Kripke, cette intuition révèle une erreur fondamentale du descriptivisme : la référence ne s'établit pas par la médiation d'une description mentale, mais par une chaîne causale concrète qui relie notre usage du nom à un « baptême initial » et, à travers une série d'utilisations intermédiaires socialement observables, à l'objet lui-même. Cette théorie causale-historique opère une naturalisation radicale de la référence. Plutôt que de faire dépendre celle-ci de contenus conceptuels privés et inaccessibles (« dans la tête »⁸ des locuteurs), elle l'ancre dans des faits empiriques vérifiables : les cérémonies de nomination historiquement datées, les chaînes de transmission linguistique documentables, les pratiques sociales d'apprentissage et de diffusion des noms.

Cette rupture transforme fondamentalement notre compréhension du langage. La référence devient un phénomène social et historique plutôt qu'un rapport cognitif individuel. Cette démarche naturaliste, qui se prête à rendre compte de la référence en termes d'énoncés empiriquement vérifiables, a profondément influencé la philosophie du langage contemporaine en montrant la voie vers une étude plus scientifique des phénomènes linguistiques. Un locuteur

⁸ Référence à « meaning ain't in the head », H. PUTNAM, « The Meaning of 'Meaning' », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, 1975, 7, p. 131-193.

peut référer à Gödel même avec des croyances totalement erronées sur lui, pourvu qu'il s'inscrive dans la chaîne causale appropriée issue du baptême initial du philosophe. La théorie causale-historique semble résoudre élégamment les problèmes posés par l'ignorance et l'erreur, tout en préfigurant l'externalisme sémantique de Putnam. Cependant, elle soulève ses propres défis : comment expliquer les cas où la référence d'un nom a changé au cours de son histoire ? C'est l'exemple de Madagascar qui désignait à l'origine une partie du continent africain, non une île⁹. Comment traiter les noms fictionnels dont on voit mal dans quelle situation de baptême ils pourraient s'ancrer ? C'est l'exemple de Santa Claus, soulevé par Kripke lui-même. Et surtout, pour ce qui nous intéresse en particulier ici : comment articuler cette approche externe avec la dimension cognitive manifeste du langage, l'articulation des descriptions aux noms ? Force est de constater que la dimension « interne », signifiante, demeure inéliminable des problèmes soulevés par les questions de référence. Kripke aurait-il quelque peu « surréagis » ?

L'expérience de pensée de Rosenberg : les limites de la théorie causale

Jay F. Rosenberg présente une expérience de pensée qui met en lumière certaines limites de l'approche kripkéenne. Dans cette expérience, Helmut assiste à une conférence de Heidi sur le Cercle de Vienne, mentionnant Moritz Schlick et Otto Neurath. Fasciné mais ayant une mémoire défaillante, Helmut raconte ce qu'il a appris à son colocataire en confondant systématiquement les deux philosophes, attribuant à « Moritz Schlick » des propriétés qui qualifient en réalité Neurath, et vice versa. La question cruciale est : à qui Helmut fait-il référence lorsqu'il utilise le nom « Moritz Schlick » ? Deux interprétations semblent également plausibles : soit Helmut réfère bien à Schlick mais entretient de fausses croyances à son sujet, soit la référence du locuteur diffère de la référence sémantique (ce qu'il croit dire de ce qu'il dit effectivement) et Helmut réfère en réalité à Neurath lorsqu'il utilise le nom « Schlick ». La théorie causale n'offre pas de ressources suffisantes pour trancher cette ambiguïté, car elle ne tient pas compte du contenu descriptif associé aux noms. Comme le résume Rosenberg¹⁰ : « La supposition qu'une série d'événements causalement reliés constituant une histoire référence-déterminante de transactions entre locuteurs et auditeurs peut être théoriquement identifiée

⁹ C'est ce que soulève : G. EVANS, « The Causal Theory of Names », *Aristotelian Society Supplementary Volume*, 1973, 47, p. 187-225.

¹⁰ J. F. ROSENBERG, *Beyond Formalism: Naming and Necessity for Human Beings*, Philadelphie, Temple University Press, 1994.

d'une manière complètement indépendante des questions de contenu descriptif, appartient à l'histoire de ces insuffisances épistémologiques. ».

Vers une théorie intégrée de la référence : l'approche épistémique

Rosenberg propose une « image épistémique » des noms propres qui intègre les intuitions fondamentales des deux approches. On ne pourra ici que l'esquisser. Dans sa perspective, la fonction fondamentale d'un nom propre est de collecter des propositions descriptives. Un nom propre est une sorte de patère durable à laquelle accrocher des prédicats descriptifs, un point d'accumulation pour des affirmations. Ces affirmations, les fameuses descriptions, vont et viennent au grès des *enquêtes* menées par une communauté linguistique sur ses objets (fictionnels, empiriques etc.) en fonction de leur type, ce pourquoi l'image est dite épistémique. Cette conception reconnaît à la fois la dimension sémantique et la dimension causale de la référence. Les chaînes causales mises à jour par Kripke transmettent en effet des noms et expliquent la stabilité à travers le temps. Mais cette relative fixité des noms a pour vocation de fonctionner comme support au service de descriptions sans cesse réévaluées qui y sont associées. Noms et descriptions font alors œuvre commune, chacun jouant son rôle propre. Ces premiers servent de point d'accroche aux propriétés révisables que leur attribue ces dernières. Puisque tout ce qui est dit de Schlick est vrai de Neurath, et inversement, on peut légitimement considérer que la référence suit alors le contenu sémantique de ce qui est dit par le locuteur à son insu (et qu'il dirait en connaissance de cause *s'il menait l'enquête suffisamment loin pour corriger sa méprise*) et non plus la chaîne qui remonte de l'usage qu'en fait notre locuteur confus au porteur du nom. Ainsi, contre Kripke et comme le montre cet exemple, l'aspect sémantique propre à la description joue un rôle non-éliminable dans la détermination du référent et semble outrepasser les intentions de référer propre à celui qui s'exprime. Les noms ne peuvent fonctionner hors-sens. Ils offrent une certaine stabilité autour de laquelle gravitent des descriptions qui participent à la référence, ils sont des « points fixes dans un monde qui tourne »¹¹. Contrairement au descriptivisme classique, cette image est diachronique et dynamique là où ce dernier est synchronique et statique. Cela permet de rendre compte des cas d'ignorance et d'erreur sans abandonner l'idée que le contenu conceptuel joue un rôle essentiel dans la référence. Ainsi, ce qui détermine la référence n'est pas simplement la chaîne causale,

¹¹ P. ZIFF, *Semantic Analysis*, Ithaca, Cornell University Press, 1960, p. 104.

mais la façon dont le sens « idiolectique » du locuteur s'intégrerait, après révision et expansion selon les normes de l'enquête appropriée, au sens dialectique, ou communautaire, du nom.

Conclusion

Notre parcours à travers les forces et les faiblesses du descriptivisme et de la théorie causale-historique nous conduit à reconnaître que ces deux approches sont complémentaires au sein d'une théorie plus intégrée de la référence. La référence des noms propres est un phénomène complexe impliquant des dimensions causales-historiques et sémantiques-descriptives. L'approche épistémique de Rosenberg offre une voie prometteuse bien qu'ici à peine esquissée, pour intégrer ces deux dimensions. Elle reconnaît l'importance des chaînes causales tout en maintenant que le contenu descriptif joue un rôle essentiel dans la détermination de la référence. Cette approche rend compte de la dimension socioculturelle de la référence, avec les noms propres fonctionnant comme des nœuds dans un réseau de connaissances partagées en constante évolution au contact de l'expérience. À côté de leur dimension causale sur laquelle Kripke mit le doigt avec brio, la dimension sémantique des noms est respectée par la solution épistémique de Rosenberg mais le sens est quelque chose qui, s'il est bien « interne », l'est plutôt à la communauté comme force enquêtrice qu'aux individus pris séparément. En reconnaissant cette double dimension du langage, à la fois matière et sens, nous nous donnons les moyens de comprendre comment nous maintenons un rapport pratique et signifiant au monde grâce à ces « points fixes » que sont les noms, à quoi nous associons, au grès de nos enquêtes collectives, des descriptions toujours révisables qui les articulent entre eux.

BIBLIOGRAPHIE

G. EVANS, « The Causal Theory of Names », *Aristotelian Society Supplementary Volume*, 1973, 47, p. 187-225.

G. FREGE, « Sens et Dénotation » (trad. de « Über Sinn und Bedeutung »), in *Écrits logiques et philosophiques*, trad. C. Imbert, Paris, Seuil, 1971, p. 102-126.

S. A. KRIPKE, *Naming and Necessity*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1980.

W. G. LYCAN, *On Evidence in Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 2019.

H. PUTNAM, « The Meaning of 'Meaning' », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, 1975, 7, p. 131-193.

B. RUSSELL, *The Problems of Philosophy*, Londres, Williams and Norgate, 1912.

J. R. SEARLE, « Proper Names », *Mind*, 1958, 67, p. 166-173.

P. ZIFF, *Semantic Analysis*, Ithaca, Cornell University Press, 1960.